



Photo prise le 29 mai 1945

La biographie de Georges Maradène

07.03.1922
17.10.1942
17.10.1942 - 09.07.1943
09.07.1943 - 05.09.1944
05.09.1944 - 29.04.1945
29.04.1945
depuis '70

Georges Maradène né à Cherbourg
Arrestation à Cherbourg
Emprisonnement à la prison de Fresnes
Emprisonnement au camp de Natzweiler
Emprisonnement au camp de Dachau
Libération
domicilié près de Nîmes



Activités sous l'occupation

Georges Maradène est né le 7 mars 1922 à Cherbourg. Après sa scolarité, il entre à la marine, pour faire des études d'officier d'administration, comme son père, officier de marine lui-même, l'avait souhaité. L'école de la marine est détruite le 10 mai 1940 par le premier bombardement des Allemands. Comme le nord de la France est de plus en plus menacé par l'armée allemande, il décide de se sauver en quittant la France par bateau, direction Angleterre. Malheureusement, sa tentative de fuir échoue. En juin '41, il fait, à Saint Brieuc, par hasard la connaissance d'un certain M. Jacques Leroux qui fait partie d'Intelligence Service. A partir de ce moment,

Georges Maradène travaille pour un réseau de renseignements clandestin, une organisation d'espionnage. Il y observe les déplacements de bateaux et de troupes allemands. Quelques mois après, fin août '40, un officier français, M. Etienne Legraverend, l'intègre au réseau «Confrérie Notre-Dame» dirigé par le Colonel Rémy, qui travaille pour le Général de Gaulle. Après avoir échappé de justesse à l'arrestation du service de contre-espionnage allemand, il travaille un temps à Bordeaux. En octobre 1942, son père tombe malade: il retourne à Cherbourg, où il se fait piéger et arrêter par les Allemands.

Arrestation et prison

Recherché par le Haut Tribunal Militaire de Paris, il est arrêté le 17 octobre 1942 à Cherbourg. Après avoir été transféré à Paris, il est détenu pendant neuf mois à la prison de Fresnes, jusqu'au 8 juillet 1943.

Un jour, il réussit à faire sauter dans sa cellule un carreau opaque avec une cuillère et, avec une joie immense, il aperçoit des arbres à l'extérieur et il se dit:

«Si tu avais la chance de t'en tirer il faudrait que tu vives au milieu de la nature.»

Séjour à Natzweiler (du 9 juillet 1943 au 5 septembre 1944)

Le camp de Natzweiler

Le camp est situé sur une colline des Vosges, à 50 km au sud de Strasbourg, à 800 mètres d'altitude. Il est considéré comme un des camps les plus durs et dans lequel beaucoup de détenus sont morts par le travail et les mauvaises conditions de vie. Le taux de mortalité est très élevé parce que les détenus travaillent dans des conditions très dures et que le traitement par les SS est plus qu'inhumain. Le camp de Natzweiler, au départ construit pour

1.500 détenus, aura à la fin plus de 7.000 détenus. On y trouve avant tout des Français de la Résistance, des Russes, des Juifs, des homosexuels, des associés et, selon les commandos, ils doivent travailler dans la carrière, les constructions de routes et l'industrie d'armement. Le camp est évacué en septembre 1944 à l'approche des alliés.

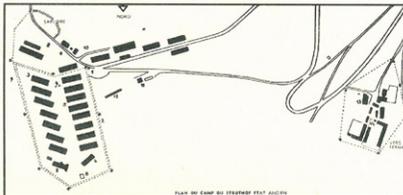
Arrivée au camp

Avec un groupe de 56 Français, Maradène arrive à la gare de Rothau le 9 juillet 1943, de nuit. Les SS les sortent du train en brutalisant. Arrivés en camions à la porte du camp, le commandant Kramer leur assure: «Voilà. Vous êtes 56, dans une semaine vous serez tous morts.»

Les détenus ont une impression sinistre des lieux. Le camp est couvert de brouillard et de brume, des projecteurs inondent le camp d'une lumière crue. Il n'y a que des baraques sur un terrain dénudé, pas d'être humain – ils comprennent tout de suite que la vie y sera très dure.

Premier jour au camp

Les nouveaux détenus doivent quitter toutes leurs affaires: vêtements, bijoux, papiers etc. Ils ne gardent que du savon, leur brosse à dent (G. M. n'en a pas) et un mouchoir. Ensuite ils doivent passer devant un SS qui vérifie s'ils n'ont pas de dents en or. Et, pour s'assurer que les détenus ne cachent rien, les SS examinent leur rectum. Ensuite ils passent au coiffeur qui leur rase le crâne. En guise de vêtements, ils reçoivent des chaussures, une chemise, un caleçon,



Le plan du camp de Natzweiler

un pantalon et une veste. Une bande transversale jaune est imprimé sur leurs vêtements – ce qui leur vaudra le surnom de «guêpes» – et on peut aussi y lire les lettres NN. Ils reçoivent leur matricule, c'est-à-dire leur numéro. Georges Maradène aura le matricule 43 58. Et pour que les SS distinguent bien leur catégorie spéciale – les NN – on leur a cousu deux triangles rouges sur leurs vestes et leurs pantalons.

Qui sont les NN ?

Parmi les 235 000 déportés français, il y en a 4 000 qui furent classés NN (Nacht und Nebel; en français: Nuit et brouillard). Les Allemands appellent NN les détenus qui sont soupçonnés d'avoir joué un rôle dans la résistance ou d'avoir agi, par l'espionnage ou le sabotage, contre les forces d'occupation allemandes. Tous les détenus classés NN sont acheminés vers les camps de concentration par la GESTAPO. Beaucoup de détenus étaient, selon l'intention des nazis, ou bien condamnés à mort ou bien condamnés à disparaître sans laisser aucune trace. Ils ne peuvent ni recevoir ni envoyer de lettres; souvent, ils sont séparés des autres détenus par des barbelés pour qu'ils ne puissent ni recevoir ni transmettre de renseignements.

Les 56 Français du convoi du 9 juillet 1943, dont Georges Maradène fait partie, sont les premiers Français à Natzweiler. Les 12 et 15 juin 1943 arrivent deux autres convois de 113 Français, eux aussi NN. En dehors des Français, deux autres nationalités font également partie de la catégorie NN: les Norvégiens et les Hollandais. D'après Maradène ces derniers ne travaillent cependant pas dans des conditions de travail aussi insoutenables. Ils sont mieux traités que les Français, tout en étant, eux aussi, condamnés à mort.



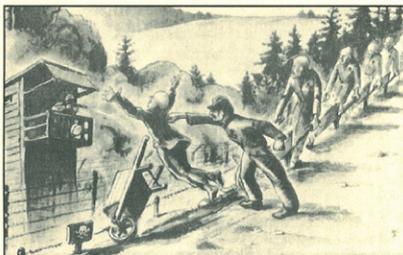
Comment étaient habillés les «NN».

La vie quotidienne des NN

Le travail: Le commandant du camp, Kramer, ne ment pas quand il «promet» aux détenus français d'être tous morts dans une semaine: Sur les 56 hommes du premier convoi, seuls huit survivent à leur séjour à Natzweiler. Le travail (68 heures par semaine) dans la carrière est tellement dur que les hommes meurent sous le poids des pierres, qu'ils doivent impitoyablement porter au pas de course, souvent sur un terrain glissant et boueux: interdiction absolue de marcher, il faut courir. En plus, les SS les marquaient à coup de nerfs de boeufs. Et à tout moment, les chiens des SS s'acharant sur les détenus: interdiction de se faire soigner les morsures (les blessures s'infectent; des asticots apparaissent dans les plaies). Pour terminer la journée, après le rassemblement sur la place d'appel, «gymnastique» du soir.

Le résultat: au bout de deux semaines, la plupart des hommes sont morts des suites de leurs blessures et sous les coups des SS.

La nourriture: La faim est omniprésente. Le petit déjeuner est un ersatz de café, un mélange d'herbes sauvages et d'eau chaude. Vers 9 heures les détenus reçoivent une tranche de pain de 300 grammes avec un bout de margarine ou un bout de saucisson au chantier. Au déjeuner ils mangent une gamelle de soupe, qu'ils doivent avaler à toute vitesse, parce qu'on ne leur laisse pas le temps, et au dîner on leur donne encore un morceau de pain avec de la margarine ou un petit bout de saucisson. Parfois il y a de la soupe de rutabagas.



Les «NN» pendant leur travail

Les conditions d'hygiène: Hygiène – ce mot n'existe pas dans le camp. Les détenus ne changent de vêtements que tous les trois mois. L'eau de la douche est glacée, il n'y a pas de savon. Les toilettes sont en rangs et il n'y a pas de papier toilette.

Le 15 août '43

Les événements de ce jour ne seront pas sans avoir des répercussions graves sur la santé de Georges Maradène. Ce jour-là, pendant le travail dans le matraquin, il sera tellement maltraité, roué de coups et battu par le SS «Jo la Terreux» et un kapo que ses camarades le tiennent pour mort. Quand ils s'aperçoivent qu'il bouge encore, ils le portent au retour jusqu'au camp.

Avec ses blessures et son dos tout noir, il devient la curiosité du block. Heureusement, deux médecins français s'occupent de lui. Après la guerre, ces coups et blessures vaudront à G. Maradène deux opérations à la colonne vertébrale et des douleurs dont il souffre encore aujourd'hui, presque 60 ans après.

Le séjour à l'infirmierie

A la fin du mois de janvier '44, Georges Maradène, très amaigri et souffrant d'une forte fièvre, essaie de se faire admettre à l'infirmierie (*Revier*). Le médecin chef, un triangle rouge (communiste), ne l'accepte pas.¹ Vu son état pitoyable, il est admis à l'atelier de tissage (*Webereri*) où il restera quatre jours, à l'abri des intempéries et au chaud. Quand, début février, il est de nouveau renvoyé à la carrière, c'est le kapo chef du travail, Willy Krat, qui intervient en sa faveur et oblige le médecin chef à accepter G. Maradène à l'infirmierie. Là, ce sont surtout des camarades norvégiens et un médecin norvégien qui s'occupent de lui et le soignent. Pendant trois jours, il sera dans le coma, mais

grâce aux soins de ses camarades – et sans aucun médicament, sans aucune intervention chirurgicale – il se remettra de sa maladie, un énorme abcès au poumon.

Ce diagnostic lui vaudra, à Dachau, mais aussi après la guerre, d'être considéré comme mort, et ces énormes camarades qu'il aura l'occasion de rencontrer plus tard seront souvent étonnés de voir miraculeusement sauvé.

Georges Maradène restera à l'infirmierie jusqu'au mois de juin, pour être renvoyé ensuite dans les blocks.

Fin du séjour à Natzweiler

Au bout d'un an, en juillet/août '44, le camp commence à être surpeuplé (plus de 7.000 détenus) et, pour mettre un peu d'ordre, les SS regroupent régulièrement une centaine d'hommes et leur font transporter des cailloux, pour les occuper. Un jour, Georges Maradène se fait prendre dans une de ces corvées. Arrive alors un SS, le fameux «Fernandel» (de son vrai nom: Ehrmantraut, une des brutes les plus abominables du camp) qui frappe partout, et quand il est sur le point de taper sur Georges Maradène, il aperçoit son numéro de matricule: il se met alors à hurler, et le ramène au block. Il donne ensuite l'ordre de ne plus faire travailler les anciens et précise qu'il faudra les laisser tranquilles dorénavant.

Avec une note non dénuée d'orgueil, G. Maradène dira plus tard: «Sur la fin de '44 [...], nous étions même respectés par les SS.»

Malgré les humiliations, les tortures et les coups reçus, G. Maradène retiendra un détail de cette dernière période qui, apparemment, l'a autant marqué que les arbres entrecus à la prison de Fresnes: un soir du mois d'août, au moment donc du surpeuplement du camp et alors que la discipline commençait à se relâcher, quelques détenus avaient sorti des tables de la baraque pour dormir



Vue générale du camp de Natzweiler

dessus et passer la nuit dehors: c'est alors qu'une pluie d'étoiles filantes éternuait. Georges Maradène et le faisait oublier pour un moment son sort de détenu.

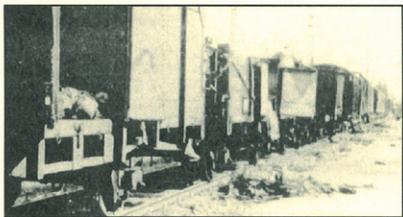
Séjour à Dachau (du 5 septembre 1944 au 29 avril 1945)

La déportation à Dachau

Le camp de Natzweiler est évacué le 5 septembre 1944, au moment où les alliés s'approchent. Le transport se fait en wagons à bestiaux et la place est très réduite. Le train est bombardé en route, sans être touché. Pendant le voyage il n'y a pas de brutalités de la part des soldats allemands. Le train s'arrête finalement à la gare de Dachau.

L'arrivée à Dachau

Le camp de Dachau paraît immense avec son grand nombre de blocks et la grande allée au milieu. Les détenus sont parqués dans une baraque sordide et ils y reçoivent un sac de couchage en papier, de nouveaux vêtements sans les lettres NN sur les pantalons et les vests et un nouveau matricule. Celui de Georges Maradène sera le 101.011. Le soir ils sont obligés de se coucher à plusieurs sur une pailleasse.



La déportation des détenus

Les différents blocks et les maladies au camp de Dachau

Il est affecté au *block n° 19*, fermé par des barbelés, parce que c'est un block de quarantaine où se trouvent des détenus de toutes nationalités. Ceux-ci doivent passer toute la journée dehors, par tous les temps, à chercher les poux qui les envahissent, eux, et leurs vêtements. Pendant la nuit, ils sont trois ou quatre à se partager une pailleasse.

En janvier, Georges Maradène est mis dans le *block n° 21* où les conditions de vie sont encore pires. Le surpeuplement est tel que maintenant ils sont sept par pailleasse. Avec les poux, arrivent les premiers cas de typhus – et des cadavres de plus en plus nombreux qu'on entasse dehors et finalement même à l'intérieur. Par crainte de contagion, les SS ne viennent jamais dans le block et la nourriture se fait rare, tellement ce block est isolé.

Georges Maradène, lui, a la chance de n'être jamais piqué par les poux. Il fera

partie du petit groupe de détenus qui survit à l'épidémie de typhus régnant dans la baraque et dans presque tout le camp.

Maradène changera encore deux fois de block et se retrouvera finalement au *block n° 25* isolé parmi des Russes et des Polonais. Maradène se rappelle qu'il y avait souvent des bagarres entre les soviétiques et un jour ils s'en prennent aussi à Maradène. Il reçoit un coup sur la gorge et crache du sang. Grâce à l'intervention d'un docteur français, le docteur Breuille (de son vrai nom: Rosencher), il est envoyé à la chambre 4 où se trouvent les tuberculeux. Il reste ainsi à l'abri des médecins SS qui passent de temps en temps pour des sélections: son statut de «cracheur de sang» le protège. Il y restera jusqu'à la libération, le 29 avril '45.

La libération



La libération au camp de Dachau

Fin avril '45, il y a de plus en plus de bombardements sur Munich par les Anglais – même les dépendances du camp sont en partie touchées. Finalement les Alliés entrent au camp le 29 avril '45. Les blocks se vident, mais par prudence, Georges Maradène reste sur sa pailleasse encore deux heures avant d'oser se rendre sur l'allée centrale où il rencontre les premiers soldats américains. Ceux-ci commencent à distribuer de nouveaux vêtements et de la nourriture; mais celle-ci n'est pas toujours adaptée à l'état de santé des détenus et Maradène se méfie. Dans un village près de Dachau, il rencontre des prisonniers de guerre français qui, face aux concentrationnaires, ont un raisonnement décourageant: «Fallait écouter le maréchal Pétain.»

¹D'après Maradène un différend de fond opposait gaullistes et communistes du camp. Les communistes qui occupaient souvent des postes importants dans la hiérarchie du camp et avaient, par la suite, les moyens de privilégier ou de désavantager tel ou tel détenu, rapprochaient aux agents des réseaux de renseignement d'être des «Gaullistes à quinze mille francs par mois» et les brimaient systématiquement.

L'après-guerre

Le retour à Paris

Grâce à un camarade parlant anglais, le groupe de Français prêts au rapatriement fait la connaissance d'un Américain qui veut partir pour Paris pour vendre son G.M.C. Il est prêt à prendre les Français dans son camion. Au bout d'une odyssée hallucinante qui dure deux jours, le groupe arrive à Mulhouse le 2 juin 1945. Là, on leur fait passer une visite médicale, on les interroge et on leur donne une carte de rapatriement.

Le lendemain, ils partent pour Paris. A l'hôtel Lutetia, ils sont encore soumis à un interrogatoire et pour la première fois après trois, ans ils peuvent prendre un bain d'eau chaude. Georges Maradène y retrouve quelques anciens détenus qu'il n'a pas vus depuis l'évacuation du camp de Natzweiler. Il y

reste une semaine pendant laquelle il reçoit une certaine somme d'argent (le salaire pour son service dans les renseignements depuis '42), et finalement, il aura des nouvelles de sa famille (la ville de Cherbourg a été détruite, mais sa mère est encore en vie). Il donne des noms de camarades décédés et a aussi la dure mission d'annoncer le décès d'Etienne Legravend à sa famille qui, elle, le croyait encore vivant. Les personnes qui l'entourent essaient de lui refaire une santé – il pèse maintenant 36 kilos pour 1m77 – il a gagné 4 kilos depuis septembre '44 à Natzweiler.

La famille et les camarades après la guerre

Georges Maradène rentre à Cherbourg en train. Arrivé à la maison, qui est en partie détruite, il retrouve sa mère, mais il y reste seulement une semaine: il ne se sent pas compris, a l'impression d'être mal vu et même détesté par ceux qui ne veulent pas qu'on leur rappelle le passé. «Mon pauvre monsieur, lui dit une femme qui vient le voir, qu'est-ce que vous avez dû en voir! C'est comme nous, on a perdu une vache.» Une attitude qui le déprime. Il repart pour Paris pour retrouver des camarades qui, sans être de sa famille,

lui paraissent plus proches que des frères. Cette proximité avec les camarades l'aide beaucoup à surmonter les événements horribles vécus dans les camps. La famille d'Etienne Legravend s'occupe de lui. Finalement, il se rend chez un médecin, qui l'oblige à rester au lit pendant une semaine. Convaincu qu'il sera mort dans six mois (sans pour autant le lui dire), le médecin lui permet de faire ce qu'il veut et de manger ce qui lui semble bon. Une fois de plus, Georges survit même si la réadaptation à la vie est un processus très difficile.

La vie après la libération

Après '45, Georges Maradène ne quittera pas son service à l'armée. Pendant toute sa vie professionnelle, il fera partie des renseignements généraux. Ceci lui permettra de faire de grands voyages, mais aussi de vivre dans d'autres pays, comme par exemple l'Algérie du temps de la guerre d'indépendance. Mais son passé de déporté va façonner toute une partie de sa vie. G. Maradène créera plusieurs sections d'associations des Français libres, travail pendant lequel il fera la connaissance de sa future femme Gisèle, elle aussi membre de la «France libre».

A partir de '47, Georges Maradène va assister régulièrement aux pèlerinages à Natzweiler où il rencontrera ses anciens camarades avec qui il aime entretenir des relations chaleureuses. Bientôt, il aura la réputation de celui qui est toujours prêt à aider quand un camarade se trouve dans le besoin. «La maison, c'était l'armée du salut», dira sa femme de cette période.

Dans les années 50, on le verra déposer comme témoin dans le grand procès de Metz contre des SS criminels de guerre qui ont fait souffrir et mourir des milliers de détenus à Natzweiler: Ehrmanntraut, Fuchs, Seuss, Öhler, Nietsch, Becker et consorts. Il ne le fera pas dans l'idée d'une vengeance personnelle, mais pour faire entendre la vérité sur les camps.

Plus tard, dans les années 70, quand un public plus large commence à s'intéresser au sort des détenus des camps nazis, Maradène se mettra à faire des conférences sur le sujet dans des lycées et des collèges.

Malgré toutes ces activités qui semblent faire preuve d'un dynamisme à toute épreuve, il ne faut pas oublier que les traumatismes subis dans les camps ne peuvent pas ne pas avoir marqué profondément la personne. Les anciens déportés, «ce sont des êtres à part, dit sa femme, ils ne voient pas la vie comme tout le monde.»

Pour retrouver un genre d'équilibre dans la vie, G. Maradène se passionnera par la suite pour l'histoire naturelle. Il sera même président de l'«Association des Sciences Naturelles du Gard», et il va créer la «Société Mycologique du Gard».

Mais il y a des périodes sombres où Georges Maradène ne sort plus de son appartement à Nîmes. Il s'enferme dans un mutisme qui le rend presque inaccessible pendant des journées entières.

Le terrain de plus de 30 hectares au nord de Nîmes qu'il achète en '66 le sortira de ses états d'âme noirs. Il y créera, au fil des années et de ses propres mains, un paradis – un paradis dont il a toujours rêvé depuis son séjour à



Mme Gisèle Maradène, Mai Nguyen, M. Georges Maradène

Fresnes. Même les cinq kilomètres de chemins qu'il a fallu aménager et qu'il vient seulement de finir l'année dernière ne lui font pas peur. Depuis '70, la famille Maradène y habite. Et c'est depuis une dizaine d'années que Georges Maradène ne quitte plus son «Mas du paysan». Il s'y sent à l'aise.

En '92, G. Maradène, révolté par le comportement d'un homme politique, prend une décision importante: quand il apprend que François Mitterrand, président de la République et chef d'Etat, après avoir déposé une gerbe sur la tombe du général de Gaulle, en dépose une, deux jours plus tard, sur la tombe du maréchal Pétain, il démissionne de toutes ses fonctions dans les associations des Français libres. L'ambiguïté le répugne.

Mais son engagement pour faire valoir la vérité historique ne le quitte pas: encore en 2002, il écrit une lettre aux responsables pour faire débaptiser l'allée d'entrée menant au camp de Natzweiler et qui s'appelle depuis la libération l'allée du général Frère. Le général Frère, détenu à Natzweiler comme Maradène, était en même temps celui qui, en '40, avait présidé le tribunal ayant condamné de Gaulle à mort.

Je m'appelle Mai Nguyen, j'ai 18 ans et je suis lycéenne au Albert – Schweitzer – Gymnasium à Erlangen. J'ai réalisé ce projet en tant que «Facharbeit». Mes sources les plus importantes: Les interviews avec M. Georges Maradène du 27 mars 2002 et du 31 octobre 2002 à Nîmes, «Réponses à un questionnaire» un récit de Georges Maradène et les livres «Auschwitz en France» de Allainmar Henry», «Nacht und Nebel» de Bakels Floris B. et «Camp de Concentration Natzwiller-Struthof» du Comité National du Struthof.

Nîmes, le 22 Mars 2003

Georges Maradène

Ma motivation pour ce projet était de mettre un signe contre l'oubli, pour qu'un tel massacre ne se reproduise plus jamais.

J'aimerais remercier M. Georges Maradène – C'est un honneur d'avoir fait votre connaissance – ainsi que M. Leitzen pour toute son aide précieuse.

Erlangen, le 22. März 2003

Mai Nguyen

KZ-Gedenkstätte Dachau	Archiv 39.171
---------------------------	------------------